

Vélocement vôtre.

Il faut bien finir par l'écrire cette histoire. Remarquez, on pourrait s'en passer. D'ailleurs s'il fallait écrire sur toutes les questions d'importance on ne s'en sortirait pas. Il est vrai que « question d'importance », la bicyclette ce n'est pas vraiment ça. Je suis tout à fait d'accord avec vous, mais on ne peut pas ne pas noter un regain d'intérêt certain pour la « Petite Reine » dès que les nuages ont fini de se laisser aller à longueur de semaines sur nos têtes. Ainsi chaque mois de juillet remobilise nos ardeurs cyclistes. Le Tour de France nous interpelle jusqu'au fond de nos campagnes, derrière nos bureaux, dans nos laboratoires ou dans le métro, face au petit noir du matin et même aux amours de nos vies. Pas un instant n'échappe à cette passion estivale. Certes à défaut de solliciter nos mollets, elle s'installe dans nos esprits.

La ferveur est là, nous ne pouvons le nier. Tout s'y prête, le soleil et les petits oiseaux, les frondaisons verdoyantes, la bonne humeur des vacances à venir... Difficile d'ailleurs d'imaginer un instant semblables courses en plein coeur de l'hiver avec dix centimètres de neige ou des pluies diluviennes et personne ne s'y trompe, qui range son vélo avec les bouées des enfants et les tee-shirts de l'été.

Bien sûr les plus sportifs ont des optiques quelque peu différentes, n'hésitant pas à affronter une nature hostile et s'infligeant des entraînements austères qu'ils justifient comme ils peuvent, ou comme ils veulent selon leur motivation. Il y en a même qui glissent insensiblement de l'argument « santé » à celui de « plaisir ». Voire l'inverse, ce qui est plus rare tout de même.

Reste une catégorie d'individus qui se dévoue à la recherche. Enfin elle se dévoue avec les moyens dont elle dispose, sachant qu'une bicyclette n'est jamais qu'un instrument constitué de deux roues, d'un guidon, de pédales, accessoirement d'un siège dont l'usage n'a aucun caractère obligatoire et surtout que la pratique présentera toujours, par rapport à la théorie, des différences notables.

Je voudrais donc vous présenter un premier bilan des observations que tout

béotien se doit de connaître avant que d'entamer cette difficile démarche qui peut le conduire de son confortable canapé à la selle raide et peu accueillante de son vélo. Précisons tout de suite qu'il devra du même coup renoncer à tous les plaisirs qui accompagnent en général son activité préférée. Plus de lectures bien évidemment, mais pas plus de musique, guère de conversations, encore moins de débats et plus de télévision.

La science suppose des sacrifices incommensurables ! Encore faut-il accepter les présupposés qui la caractérisent.

Pour commencer regardons ce qu'il en est de l'habillement. Deux solutions s'offrent à vous et aucune d'elles n'est véritablement satisfaisante.

La version pure consiste à s'affubler de pièces de tissu toutes plus violemment colorées les unes que les autres. Actuellement le jaune poussin, le bleu pétard, éventuellement le violet fluo constituent des valeurs sûres. Mais attention, tout le charme de ces vêtements tient à leur vocation secrète. Il s'agit de protéger l'individu du soleil ou des insectes sans compter la nécessité de respecter les règles de décence. Cependant l'essentiel est ailleurs : chaque élément de la garde-robe du cycliste puriste se doit d'être un panneau publicitaire lisible pour le sportif lui-même, les sportifs qu'il croisera à l'occasion de son périple, les automobilistes et les marcheurs à pied, depuis la ménagère jusqu'au bébé en passant par le jeune cadre obligatoirement dynamique et le vieil homme qui a la nostalgie des courses d'autrefois. D'où l'exigence d'images et de sigles aisément reconnaissables. Evidemment vous aurez toujours quelques dinosaures incapables de mémoriser la moindre chose, seulement leur situation étant de toute façon désespérée, nous pouvons passer à la deuxième version.

Dans ce cas de figure il vous faut imaginer l'invraisemblable fatras de vêtements démodés qu'un cycliste est capable de se mettre sur le dos. Pantalons datant de l'époque « patte d'éléphant » retenus par des pinces à linge en bois pour éviter qu'elles ne glissent ; ou horribles caleçons qui donnaient en ces temps-là, aux femmes et à leur entourage le sentiment de sortir du lit ; immenses chemises « façon grand-père » dans lesquelles le vent s'engouffre avec un plaisir surnois pour constituer un parachute énorme qui vous engrosse par derrière ; longues écharpes bariolées dont on peut craindre à chaque instant qu'elles se prennent dans les rayons d'une roue. Inutile de vous dire qu'avec ces gens-là aucun des accessoires n'est à la hauteur de la situation. Les gants ont été retrouvés au fond d'une vieille malle avec une boule d'antimite dans chaque doigt et c'est tante Adrienne ou tante Eugénie qui les ont tricotés il y

a fort longtemps. Les chaussettes sont bêtement des chaussettes, fils d'Écosse et polyamide. Quant aux chaussures, en général la paire de tennis fait l'affaire, mais on peut aussi rencontrer de légères chaussures de marche voire des mocassins. Du casque nous ne dirons rien dans la mesure où il peut constituer la seule concession à la modernité.

Il faudrait parler aussi de toutes les catégories de personnes qui fréquentent nos belles routes de France. Les solitaires têtus que rien ne semble devoir arrêter, les dilettantes qui pédalent le nez au vent prêts à saisir un parfum de terre mouillée ou l'occasion de glaner une poignée de noisettes, les grégaires soucieux de ne pas se laisser distancer par le groupe, les concentrés visant par anticipation l'objectif de la prochaine côte, les méditatifs qui ressassent l'histoire de leur vie ou celle de l'humanité. On peut rencontrer des silencieux tout occupés à gérer leur souffle ou des bavards qu'aucun effort n'arrête. Tous les sujets sont bons pour qui ne veut pas se taire ; on parle femmes ou mecs, enfants et crédits, nains de jardin et taille des rosiers. Les mots flottent doucement dans les brumes des petits matins, des bouts de phrases claquent haut et clair entre les parois rocheuses qui accompagnent une départementale, des murmures suivent le sillage des cyclistes.

Il faut compter aussi sur la diversité des morphologies. Le sec, qu'aucune gorgée d'eau ne semble pouvoir réhydrater et que tout moelleux fuit, le ventru, qui cale son estomac dans l'espace triangulaire que protègent cuisses bras et guidon, le bossu, qu'on ne voit guère capable de se déplier quand il reprendra la position verticale ou encore le raide qu'un manche à balais traverse de la tête à la cheville en lui donnant une allure altièrre un peu ridicule. Sans oublier tous les autres qui présentent leurs caractéristiques variées, depuis la fesse bien enveloppante sous laquelle la selle du vélo disparaît et s'étouffe, jusqu'aux jambes trop courtes ou trop longues ne permettant pas des développements parfaitement adaptés.

Il est temps maintenant d'aborder les questions pratiques, en l'occurrence celles qui concernent le déroulement de l'activité cycliste.

La première loi vélocipédique sur laquelle nous devons nous attarder met en scène trous et cailloux.

Je ne sais pas si vous avez déjà noté combien les premiers s'obstinent à être présents juste au moment et là où vous décidez de passer. Toute la route peut se présenter sous la forme d'un long ruban de velours lisse, il y aura toujours le trou vers lequel vous allez vous diriger, enfin plutôt vers lequel votre bicyclette va vous pousser. Les conséquences du passage au-dessus d'un trou peuvent être de deux ordres, le premier désagrément étant, à notre avis le plus important puisqu'il concerne le coeur de notre intimité. En effet la secousse peut être

suffisamment violente pour produire une douleur qui, à force de répétitions finira par ne plus vous quitter et s'ajoutera aux souffrances précédentes contre lesquelles vous ne pouvez rien. Nous reconnaissons que cela suppose une belle constance dans la fréquentation des trous, mais a priori aucune indication ne nous a appris à procéder autrement. Le deuxième problème est de nature plus technique. On dit que la fréquentation d'un trou vraiment conséquent peut provoquer le « voilement » d'une roue. Décidément les mots portent à rêver ! Longtemps j'ai pensé que ce terme parlait d'autre chose, de mystères ou du divin, de peintures ou de tableaux. Il a fallu bien des remarques, pas toujours très agréables, pour que je m'adapte à ce vocabulaire-là, ce qui n'a en rien contribué soit dit en passant à l'amélioration de ma conduite de cycliste. Et si j'ai bien compris un trou est par essence, « considérable ». A ce titre il est toujours potentiellement dangereux pour une roue,... et pour votre anatomie paraît-il.

Reste la difficulté que représente l'existence de cailloux. Il en est des ronds qu'on doit pouvoir a priori éviter, des tarabiscotés qui ne présentent hypocritement que leurs faces les plus sympathiques et sur lesquels tout coureur, un tant soit peu attentif et normalement doué ne peut que s'offrir une chute aussi douloureuse que mémorable; il en est surtout des vicieux capables des pires perversités et qui vous conduisent directement à la crevaison. Dans ce cas de figure si vous n'avez aucune compétence technique, vous pouvez prendre un air franchement accablé et, pompe à la main regarder désespérément autour de vous dans l'espoir d'une intervention. Inutile cependant de compter sur une aide extraterrestre, Dieu est souvent absent de ce genre de situation. Inutile aussi d'espérer qu'un quidam daigne vous accorder la moindre attention. Les règles du monde du sport sont d'une rigueur invraisemblable, et vous ne verrez probablement jamais un homme de compassion s'agenouiller à vos côtés. Pour éviter cela, reste la seule solution jouable qui consiste à ne partir qu'accompagné. N'oubliez donc jamais de vous faire prier avant que d'accepter la moindre sortie et si vous êtes confronté à l'incident, n'hésitez pas à forcer un peu et votre désespoir et votre incompetence. Toutefois sachez que votre réparateur aura plaisir à constater votre présence - certes inefficace mais signe d'une réelle bonne volonté - proche de la boîte à outils. Peut-être même pourrez-vous lui proposer un chiffon parce que bien évidemment, c'est lui qui aura les mains pleines de cambouis.

Si les humeurs météorologiques décident à ce même moment de quelques changements fantaisistes et transforment une petite douceur de printemps en une froide averse, de celle que les paysans aiment parce qu'elle caresse la terre et la pénètre profondément, vous risquez des désagréments encore plus contrariants que ceux liés à la crevaison. On peut noter combien la pluie se plaît à succéder au soleil, c'est un genre que se donne la météo. Genre douteux s'il en est puisque je n'ai jamais pu constater l'intérêt de sentir l'humidité remonter le long des jambes pendant que des gouttes d'eau se frayent un chemin pour parvenir systématiquement dans le cou, là où la peau a la douceur de sa propre tiédeur. Ne parlons pas par ailleurs de la tête, protégée comme chacun le sait par le casque. Avec ses multiples découpes il va vous permettre de vivre une expérience inoubliable quand votre chevelure s'égouttera le long de votre dos. De toute façon si le casque est sans aération le résultat sera

identique tant vous aurez transpiré... avant même l'ondée. Sans compter que tout casque en général ajoute à votre charme un je-ne-sais-quoi d'indéfinissable et fait de vous un de ces Nandis vénérés par les hindous qui déversent sur leur tête, lait miel safrané et autre liquide à la mesure de leur dévotion.

Evoquons aussi ces délicieuses brises d'été qui tournent en vents violents et vous saisissent de face pour des raisons parfaitement inconnues, et donc inexplicables. Les mouvements de l'air obéissant à une logique qui nous échappe, nous comprenons que tout homme juché sur son vélo devra se battre contre tramontane et mistral, sirocco ou noroît. Bref, le vent est toujours en contradiction catégorique avec le sens de circulation du cycliste.

Il resterait encore beaucoup à dire des peines grandioses dans lesquelles l'innocent se fourvoie, persuadé que les choses ne sauraient durer ainsi, qu'il faut bien qu'après chaque mal le tourment cesse, qu'il connaîtra à son tour le plaisir de pédaler et la joie des immenses descentes le long desquelles il se voit déjà glisser. Il anticipe sur les frissons rafraîchissants et vertigineux d'une sensualité exacerbée, il imagine des brassées d'exaltation le portant au-devant de lui-même, il va plonger tout son corps dans le grand mouvement de la vie, il jubile par anticipation de tant de bonheur. Sauf que. Sauf que chaque descente se mérite à proportion de la peine qu'on a bien voulu lui sacrifier. Et ce sacrifice là suppose la maîtrise d'un art autrement difficile pour lequel la théorie ne vaut décidément rien. Le pauvre ignorant va devoir gérer au mieux l'instant approprié pour changer les vitesses, grands plateaux et petits pignons, ce « kairós » dont la connaissance est indispensable pour qui veut économiser ses forces et son souffle.

Mais là n'est pas le plus difficile. Encore devra-t-il toujours accepter que chaque tour de pédale lui martyrise le poumon et le mollet puisque le but de la pratique cycliste consiste à tirer jouissance de ces souffrances, jouissance qu'on prétend ne pas pouvoir atteindre par d'autres voies.

Vous en fréquentez beaucoup vous, des lecteurs si ouvertement jubilatoires qu'un texte les pousseront à jeter cris et autres grognements de plaisir ? Non, leurs émotions sont autrement discrètes. Vous en avez vu souvent de ces fanatiques du canapé explosant de joie, de ces téléspectateurs orgasmiques pour lesquels les seules nouvelles du jour peuvent justifier de tels débordements ? Pour en arriver à ce stade de délectation, ce retour à une animalité totalement maîtrisée, l'homme doit passer par une pléthore de sophistications mécaniques rendant indispensable l'usage d'un intermédiaire, la bicyclette.

Le vélocipède répond ainsi à toutes les exigences sans lesquelles l'humain ne saurait connaître

la volupté de s'arrêter. On ne pratique cette activité que pour des raisons extérieures à celle-ci, c'est là une règle incontournable à laquelle aucun cycliste digne de ce nom ne saurait déroger.

Mais il semble que ce premier bilan ne propose en fait que de vagues pistes sur lesquelles les chercheurs auraient mérite à s'engager. Difficile en effet de se contenter de si maigres découvertes quand il s'agit de saisir ce moment d'excellence qui pose à l'homme la question ultime, celle au-delà de laquelle aucune autre ne saurait se dire : « Mais au fait, je fais du vélo pourquoi » ?

(Version revue 25.06.07) Françoise Chauvelier, 10 juillet 2005